



FRÈRES DES HOMMES

Cultivons le partage de notre terre

Sortir du décrochage scolaire : Rencontre avec des jeunes au Sénégal



©FDHFrance

Décembre 2022

Avec le soutien de la DGD et de la WBI



Belgique

partenaire du développement



**FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES**

Introduction

Transformer en acteurs oeuvrant pour le bien de la communauté des jeunes qui étaient en décrochage scolaire : tel est le pari qu'a choisi de relever Concept. Depuis plusieurs années, notre partenaire sénégalais accompagne par des cours d'alphabétisation, de formation professionnelle et de citoyenneté des jeunes stigmatisés par l'exclusion et la pauvreté qui auraient pu tout aussi bien emprunter les chemins de la délinquance. Un projet porteur d'espoir pour la jeunesse sénégalaise et les communautés défavorisées.

Ce sont ces mêmes jeunes qu'Angélique Bert et Catherine Verstraeten, membres de Frères des Hommes, ont rencontré dans le cadre d'une formation qu'elles ont organisée pour eux, au Sénégal, sur le thème du développement durable et des relations Nord/Sud C'était l'occasion pour Catherine, retraitée de l'enseignement secondaire, de comparer son vécu d'enseignante en Belgique avec cette riche expérience au Sénégal et de partager avec nous ses observations dans ce dossier.

Bonne lecture !

Milena Merlino
Frères des Hommes

La réponse de l'association Concept au décrochage scolaire au Sénégal

Selon le dernier rapport du PNUD¹, le Sénégal figure parmi les pays à faible développement. Il régresse ainsi à la 170^{ème} position sur 191 pays répertoriés. Ce constat implique que l'accès à l'éducation et à l'emploi, entre autres, est fortement limité pour la majorité de la population, dont environ 40% vit en-dessous du seuil de pauvreté. Des 17,8 millions d'habitants, 52,1% sont des jeunes de moins de 20 ans. Le pays se caractérise donc par sa jeunesse, l'âge moyen étant de 19 ans.

Les projections pour 2030 tablent sur une population de 25 millions d'habitants. Les politiques relatives à la jeunesse sénégalaise sont par conséquent essentielles afin de préparer le futur de ce pays. C'est dès à présent qu'il convient d'adopter des mesures en la matière. Mais examinons d'abord les constats qui peuvent être dressés aujourd'hui dans ce secteur.

Analphabétisme et éducation

Les enfants, c'est l'avenir, a-t-on coutume de dire. L'accès à l'éducation est donc capital pour paver la voie menant à un futur plus prometteur pour toute nation. Or, le taux d'analphabétisme au Sénégal dépasse toujours à l'heure actuelle la barre des 50%.

Ce chiffre préoccupant s'accompagne d'un autre phénomène : le décrochage scolaire. Souvent résultat de la pauvreté ou de facteurs socioculturels, il touche environ 1 enfant sur 5. Durant cette dernière décennie, on constate qu'il augmente principalement chez les garçons. Selon l'UNESCO, ceux-ci sont plus nombreux que les filles à abandonner l'école. Ainsi, en 2019, seuls 88 garçons pour 100 filles étaient inscrits dans l'enseignement primaire. En effet, les faibles revenus familiaux poussent les parents à retirer leurs fils de l'école afin de les orienter vers une activité de subsistance. C'est d'ailleurs en Afrique subsaharienne que le travail des enfants reste le plus répandu, parmi les jeunes hommes. Les normes sociales entretiennent également ce phénomène dans la mesure où c'est le garçon qui doit traditionnellement subvenir aux besoins de sa famille.

L'accès à l'emploi pour les jeunes au cœur des préoccupations

Le taux de chômage en 2021 a été estimé à 24,1% au Sénégal, soit une hausse de 7,8% par rapport à l'année précédente, la situation étant particulièrement préoccupante pour les jeunes et les femmes.

Depuis plusieurs années, la violence et la délinquance juvénile sont en augmentation au Sénégal. C'est dans la région de Dakar, la capitale qui concentre à elle seule plus de 23% de la population, que la situation est la plus préoccupante : agressions, vols à main armée, cambriolages, meurtres et viols se multiplient, générant un sentiment d'insécurité croissant. Parmi les causes sont pointées la pauvreté et le chômage élevé chez les jeunes. Dans cette mesure, la formation professionnelle et la création d'emplois, de même que l'éducation à la citoyenneté constituent une réponse pertinente à cette problématique.

Selon un rapport publié en 2020 par l'Organisation Internationale du Travail, 9 travailleurs sur 10 évoluent dans le secteur informel au Sénégal et 97% des entreprises sont concernées. Cette proportion importante démontre combien l'économie informelle est une solution vers laquelle se tournent fréquemment les populations pauvres pour répondre à leurs besoins fondamentaux et ce, à tel point qu'en novembre 2007, de violentes manifestations ont éclaté lorsque les autorités ont tenté d'interdire cette économie parallèle dans les rues de Dakar. Le chômage touchant plus fortement les milieux urbains et notamment les jeunes et les femmes, ce secteur présente une forte vitalité. L'artisanat, le petit commerce et la pêche sont principalement concernés.

¹ Programme des Nations Unies pour le Développement. Il s'agit ici du rapport sur le développement humain de 2021/2022

Un sondage récent d'Afrobarometer a montré que les citoyens sénégalais considèrent que la formation professionnelle et la création d'emplois doivent constituer l'une des priorités pour les jeunes. Pourvoyeuse de revenus, l'économie informelle conjuguée à une formation professionnelle est, en outre, une réponse au phénomène de la délinquance.

La réponse de l'ONG Concept à la problématique du chômage des jeunes

C'est précisément ce chemin que s'est proposé d'emprunter Concept, partenaire de Frères des Hommes au Sénégal.

Créé en 1996 afin de soutenir les artisans tout au long de l'exercice de leur métier, Concept s'investit aujourd'hui dans le respect des droits économiques, sociaux et culturels des populations les plus vulnérables, principalement les jeunes habitant dans des zones défavorisées. De façon élargie, l'ONG sénégalaise intervient dans le domaine de l'éducation, de la formation, de l'emploi des jeunes et de l'appui au secteur de l'artisanat et à la citoyenneté dans les régions de Dakar, Thiès, Saint-Louis, Louga, Kaffrine et Fatick.

Le projet soutenu par Frères des Hommes concerne spécifiquement « Parcelles Assainies », l'un des quatre arrondissements du département de Dakar, capitale du pays. « Parcelles Assainies » constitue un espace très hétérogène en termes de composition ethnique et socioprofessionnelle et demeure un quartier populaire d'habitat très concentré, ne comptant que peu ou pas d'industries ou de grosses entreprises pourvoyeuses d'emploi. L'ensemble des activités économiques s'y concentrent sur les commerces et télé-services, l'artisanat (métallurgie, habillement, bijouterie, etc) et l'agroalimentaire.

L'objectif de l'action menée conjointement par Concept et Frères des Hommes est de former des jeunes de cet arrondissement afin de faciliter leur autonomisation économique, politique et sociale, ainsi qu'accompagner la création d'emplois décents et pouvant s'inscrire dans la durabilité.

Des actions concrètes

Entretien des liens depuis de nombreuses années avec le secteur de l'artisanat, Concept a, dans le cadre de notre projet, formé 25 maîtres-artisans qui, à leur tour, initient à un métier 60 jeunes en décrochage scolaire. Afin que ces jeunes puissent assurer une gestion adéquate de leurs futures activités professionnelles, Concept leur dispense au préalable des cours d'alphabétisation. Enfin, Concept les accompagne aussi dans leurs parcours d'agents de développement local en les encourageant à mettre en place des activités qui améliorent la vie collective des quartiers ciblés à Dakar. Parmi celles-ci figurent par exemple la distribution d'aliments pour des personnes dans le besoin, le ramassage des ordures dans les quartiers populaires, la réparation de bâtiments scolaires et beaucoup d'autres actions solidaires. De cette manière, c'est indirectement environ 1000 personnes habitant la région qui bénéficient des retombées du projet.

Les filières professionnelles pour l'ensemble des jeunes ainsi formés concernent plusieurs secteurs parmi lesquels la mécanique, la restauration et la pâtisserie, la couture et les arts. Enfin, notre partenaire portant une attention particulière à la situation des femmes, il s'est fixé pour objectif que ces dernières constituent au minimum 50% de leur public formé.

Fouleymata, l'une des jeunes formées par Concept à la couture, témoigne : « *Depuis que je suis toute petite, je veux devenir couturière, mais pour une femme qui, en plus, n'a pas étudié, il est très difficile d'y arriver sans soutien. Concept nous forme et persuade nos parents d'accepter que l'on poursuive des études et que l'on ait un métier. Pour moi, Fouleymata, c'est une chance de participer à la formation de Concept.* » Convaincue de la fragilité dans laquelle se trouvent de nombreux jeunes autour d'elle et évoquant les tentations de la délinquance, elle ajoute : « *Si tu n'as pas d'éducation, il est très difficile de rester dans le droit chemin.* » Evoquant également l'importance du sens de la collectivité, Fouleymata conclut : « *Pour réussir, tu dois être entourée par des personnes qui partagent ton rêve, qui veulent bien faire leur métier et réaliser de bonnes choses pour tous.* »

Découvrir le sens de l'action collective

Outre la formation professionnelle, le projet a, comme nous l'avons précisé ci-dessus, une forte dimension collective. Il accompagne ces mêmes jeunes afin qu'ils deviennent des acteurs bénéfiques pour l'ensemble de leur communauté.

En 2022, plusieurs actions ont ainsi fleuri grâce à eux le bénéfice de nombreuses personnes. Ainsi, au mois d'avril, une distribution de ndogou (jus, café, lait, sandwichs, dattes) a été organisée pour divers publics, notamment pour les malades et accompagnants de l'Hôpital Mame Abdou ou encore pour des riverains du marché (très souvent des femmes y travaillant et en situation de grande vulnérabilité). En juin, les apprenti(e)s se sont mobilisés pour nettoyer une école. Un bac à ordures a également été installé par leurs soins devant la mosquée et l'atelier des apprentis, etc. Toutes ces initiatives ont été conçues par les jeunes eux-mêmes, accompagnés dans leurs réflexions par Concept.

Si le projet contribue ainsi à donner des outils aux jeunes sénégalais afin qu'ils se forment un avenir, il leur inculque également un sens de la citoyenneté et les pousse à devenir des acteurs de développement pour l'ensemble de leur communauté.

Milena Merlino
Frères des Hommes

Mon expérience avec les jeunes en Belgique et au Sénégal

Quelques mots sur mon itinéraire

Aujourd'hui âgée d'une soixantaine d'années, j'ai fait des études en sciences géographiques à l'Université catholique de Louvain-la-Neuve. J'ai aussi passé l'agrégation en vue d'éventuellement enseigner. Mon objectif, en suivant ce cursus, était de travailler sur le terrain, soit dans l'aménagement du territoire, soit dans une ONG. La vie en a voulu autrement car j'ai finalement fait carrière dans l'enseignement. J'y suis restée plus de 35 ans. J'ai surtout travaillé avec des jeunes de 15 à 18 ans, c'est-à-dire de la quatrième à la sixième humanité.

Bosser avec des jeunes et les éveiller aux grands enjeux de notre société, les interpellier, les sensibiliser, les former, développer leur esprit critique afin qu'ils deviennent des citoyens responsables et s'engagent peut-être à construire une société plus juste a été un vrai plaisir pour moi et d'une grande richesse. J'ai essayé, durant toutes ces années, de jeter les bases d'une réflexion et de donner les clés pour comprendre le « fonctionnement de notre monde » afin que nos jeunes deviennent des citoyens du monde et agissent pour un développement durable, c'est-à-dire un développement ici et ailleurs pour aujourd'hui et pour demain.

La retraite se profilant, il était clair pour moi que je n'allais pas passer mes journées à regarder la télévision. C'est ainsi que, connaissant Cecilia Díaz, directrice de Frères des Hommes, je lui ai demandé si elle n'avait pas besoin d'une bénévole. Et elle m'a acceptée. J'ai donc eu la chance et l'opportunité de travailler pour une ONG et j'ai intégré l'équipe. Je me rends ainsi une fois par semaine à Bruxelles pour donner mon petit coup de main.

Puis un jour, Cecilia vint nous trouver, Angélique et moi. Angélique est une collègue qui organise des animations dans des centres d'alphabétisation à Bruxelles sur les thématiques de la citoyenneté mondiale. Cecilia nous informa qu'il y avait un appel à projets émanant de la WBI intitulé : « programme de cofinancement de projet d'éducation à la citoyenneté mondiale et aux objectifs du développement durable », nous proposant d'y répondre. C'était dans nos cordes et nous avons introduit un dossier une première fois pour un projet en RDCongo avec le partenaire APEF où il s'agissait de travailler avec un public uniquement féminin et une deuxième fois pour le Sénégal avec l'ONG Concept où le travail concernait un public mixte et jeune. C'est de cette expérience dont je vais vous parler.

Questions et remarques préalables

L'objectif de ce texte étant de « comparer » la jeunesse de Belgique et du Sénégal, quelques questions m'ont été soumises afin d'orienter mon compte rendu, comme par exemple :

« Les jeunes Sénégalais sont-ils plus réceptifs que nos jeunes à certains sujets ? Y a-t-il des éléments de leur contexte qui peuvent l'expliquer ? »

« Si les jeunes d'ici et là-bas pouvaient échanger entre eux, qu'est-ce que tu penses que les Belges pourraient apporter aux jeunes Sénégalais et vice-versa ? »

« Est-ce que les jeunes Sénégalais sont davantage disposés à changer ou à faire changer leur société par rapport aux jeunes d'ici ? »

« As-tu remarqué si les jeunes Sénégalais sentent comme beaucoup de jeunes belges que l'avenir n'est pas facile pour les nouvelles générations ? »

Avant de passer à cette petite analyse et d'essayer de répondre à ces questions, je voudrais formuler quelques précisions.

Premièrement, tout ce qui est écrit n'est constitué que d'impressions. Il s'agit d'un ressenti de ma part et non d'une véritable étude.

Deuxièmement, j'ai eu devant moi 30 jeunes Sénégalais qui voulaient s'en sortir, ils étaient suivis par l'ONG Concept et il est difficile de généraliser des observations à partir d'un si petit nombre.

Troisièmement, le contexte est complètement différent. D'une part, les Belges sont alphabétisés dès leur plus jeune âge. Ils sont confrontés à une obligation de cursus scolaire et, sur ce point, ils n'ont donc pas le choix : ils doivent aller à l'école et suivre un cours de géographie, par exemple, à raison de deux heures par semaine. Ils savent qu'ils vont être évalués en fin d'année. **Ils sont obligés.** L'école dans laquelle j'ai travaillé accueillait des élèves issus de la petite classe moyenne en général.

D'autre part, les jeunes Sénégalais qui se sont retrouvés devant nous étaient en décrochage scolaire pour la plupart, hormis quelques-uns qui poursuivaient des études. Il s'agissait d'un public issu des quartiers défavorisés de Dakar et en situation de grande vulnérabilité. Ils étaient tous là **par choix**. Ils étaient également sensibilisés à la citoyenneté mondiale par notre partenaire Concept. Les animations se sont déroulées pendant une semaine.

Quatrièmement, la pédagogie utilisée de part et d'autre était totalement différente. En Belgique, je me retrouvais seule devant les élèves assis à leur banc avec leur cahier dans lequel ils prenaient des notes. Je travaillais principalement avec des documents, textes, photos, vidéos, présentations en PowerPoint, etc. Il y avait toujours une question, un problème à résoudre comme point de départ.

Au Sénégal, nous retrouvions les jeunes dans une très grande salle où ils étaient simplement assis. Nous étions deux à animer les séances. Nous avons beaucoup eu recours au jeu afin de les dynamiser et une fois un PowerPoint pour l'intégration de notions un peu plus théoriques. Par ailleurs, même si la langue officielle du Sénégal est le français, la langue utilisée par les jeunes est principalement le wolof. Si cet aspect n'a toutefois pas été un grand obstacle, il a tout de même constitué en partie un frein lors des échanges et débats. Heureusement, nous avons l'aide d'un interprète.

Arrivée au Sénégal

Malgré mes années d'expérience dans l'enseignement, je dois avouer que j'étais un peu stressée avant de commencer les animations au Sénégal. En effet, en Belgique, je connaissais le contexte et je pouvais anticiper les réactions du public. Je savais que je devais enseigner, mais aussi malheureusement « gendарmer ». Au Sénégal, j'avais affaire à un nouveau public, avec des vies totalement différentes par rapport à nos jeunes (ex : certains Sénégalais étaient déjà mariés) et ils étaient bien entendu issus d'une autre culture.

Toutefois, le premier jour, j'ai retrouvé l'ambiance « école ». Des groupes de jeunes, téléphone mobile à la main, qui discutaient, rigolaient, échangeaient, partageaient. Un matin assez semblable en Belgique et au Sénégal, en fin de compte.

Les objectifs de cette formation au Sénégal étaient assez identiques à ceux que je poursuivais dans mon cours de géographie en Belgique. Ainsi, il s'agissait d'interpeller, sensibiliser, former et responsabiliser les jeunes. Au Sénégal, toutefois, nous voulions absolument arriver à des idées de projets concrets que les jeunes pourraient mettre en place facilement. Et nous y sommes parvenues. J'ai juste un regret sur ce plan car les idées ont été développées, mais pas la concrétisation. Il nous aurait fallu une semaine de plus pour sélectionner un des projets et commencer à le mettre en œuvre. Nous avons donc cédé la main à Concept sur qui nous pouvions compter vu que ce sont des objectifs qu'ils poursuivent aussi. Cela reste néanmoins une petite frustration vu la motivation des jeunes.

Quelques constats

Mais venons-en aux réponses aux questions citées ci-dessus.

Mon stress du début s'est vite envolé car les jeunes Sénégalais devant moi étaient motivés, très attentifs. Je les trouvais très respectueux. Ils étaient véritablement à l'écoute, plus que les élèves belges, me semblait-il. Je pense que cette différence s'explique assez facilement par le fait que les

jeunes en Belgique sont obligés de suivre le cours de géographie, alors qu'au Sénégal, ils étaient là par choix.

En Belgique, les jeunes posent systématiquement la question : « A quoi ces connaissances vont-elles nous servir ? ». La question de l'utilité revient de manière récurrente chez eux. Nos jeunes vivent dans un cocon et, pour la plupart, ils ne sont pas encore confrontés aux réalités de la vie. Ils sont pris en charge par leurs parents, n'ont pas trop de soucis. Ils bénéficient d'un confort de vie, même si, petit à petit, une prise de conscience se fait. Ils sont aussi en pleine recherche d'identité. Je ne dirais pas qu'ils ne manifestent pas d'intérêt car ils posent tout de même des questions, mais ils « oublient » une fois le cours terminé. Ils ne se sentent pas concernés par les problématiques abordées au cours, notamment en ce qui concerne les relations Nord/Sud. Ils connaissent ou découvrent les différences de développement, mais n'ont pas nécessairement envie de changer les choses. Cela leur semble éloigné de leur quotidien et de leur pays, même si je leur explique par de nombreux exemples que nous sommes interdépendants. Peut-être sont-ils encore trop jeunes ? Je dis cela car quand je revois des anciens élèves, certains me rapportent : « Vos cours, Madame, étaient super intéressants. J'aurais dû écouter davantage. » Peut-être ai-je semé des petites graines et l'engagement viendra-t-il plus tard ?

Au Sénégal, les jeunes semblent plus matures, heureux d'apprendre et de découvrir car, malgré l'obstacle de la langue, ils ont posé beaucoup de questions et il y a eu également de nombreux échanges et débats. Peut-être que dans le contexte de grande vulnérabilité dans lequel ils se trouvent et dont ils veulent s'extraire, ils perçoivent davantage l'utilité de la formation. Ils ont très envie de prendre leur vie en main. Et c'est pour cette raison qu'ils sont présents, par choix, à la formation. Ils saisissent tout ce qui peut les aider. Cette joie d'être là, d'être ensemble, ils nous l'ont bien communiquée également. A plusieurs reprises, ils ont chanté, dansé de leur propre initiative. C'était une manière de dire que l'on était bien ensemble. Sur ce point, je dois l'avouer, je n'ai jamais vécu une telle ambiance en Belgique, même lorsqu'il y avait des moments de détente ou de connivence. Au Sénégal, la notion de collectif a plus de sens. Je m'explique : lorsque nous avons travaillé les objectifs du développement durable, nous l'avons fait par un travail de groupe. Et là stupéfaction, ils se sont mis à discuter, rédiger, débattre et chacun prenait la parole. Bien sûr, il y avait un « facilitateur » mais tous avaient une place dans le groupe. En Belgique, j'ai de moins en moins utilisé le travail de groupe car souvent, il y avait un ou deux élèves qui s'investissaient, les autres attendaient que le travail soit réalisé. Au Sénégal, ils travaillaient en équipe avec enthousiasme. Amener les jeunes ou les femmes à développer des projets ensemble est un objectif de l'ONG Concept : ensemble on est plus fort et cela s'est ressenti lors de ce travail de groupe.

En Belgique, nos jeunes veulent s'épanouir dans leur boulot, jouir de la vie, vivre l'instant présent, même s'ils savent que l'existence ne sera pas nécessairement facile. Ils sont à la recherche de sens. Beaucoup d'entre eux abandonnent un boulot rémunérateur en ville pour se tourner vers la campagne. Au Sénégal, les jeunes veulent survivre, vivre décemment, avoir un boulot qui leur permette de manger, nourrir la famille, se loger, etc. Mais j'ai entendu aussi des jeunes Sénégalais parler de la campagne avec intérêt.

Dans le cas des Belges, les besoins essentiels étaient, pour la plupart, satisfaits. Pour les jeunes sénégalais, ce n'était pas toujours le cas et pour eux, c'était le jeu de la débrouille qui les animait tous les jours. A mon avis, il s'agit là d'une très grosse différence entre les deux publics. Les Sénégalais ont les mêmes aspirations que les Belges mais les réalités de vie sont totalement différentes. Au Sénégal, ils parlent « développement » et ils y aspirent, ils y croient. Nos jeunes parlent « épanouissement ». Les jeunes sénégalais connaissent la dureté de la vie, ils la vivent et veulent s'en sortir. Je tiens de nouveau à dire que ceux avec qui nous avons travaillé proviennent de quartiers défavorisés. J'imagine que des jeunes sénégalais issus de la classe moyenne ou supérieure n'ont pas le même ressenti et les mêmes aspirations.

Au Sénégal, les jeunes connaissent bien le fonctionnement de leur pays, les difficultés auxquelles ils sont soumis, comme par exemple la corruption, le clientélisme. L'un d'entre eux nous dira : « Je fais des études pour être puéricultrice, mais je ne suis pas certaine de décrocher un boulot car je suis une femme et on place des gens incompetents dans cette fonction par clientélisme. »

Néanmoins, elle est prête à se battre pour y arriver et ne renonce pas. Ainsi, les Sénégalais sont davantage disposés, me semble-t-il, à changer leur société.

Quant aux Belges, je ne dirais pas qu'ils ne sont pas conscients des difficultés, mais ils semblent plus fatalistes. Ils ont l'impression de se trouver devant un mastodonte difficile à faire bouger. Combien de fois ne m'ont-ils pas dit : « Mais, que pouvons-nous y faire ? Comment changer les choses ? » Ils sont souvent démotivés et il leur semble vain de se battre.

Les jeunes Sénégalais aspirent au développement comme leur grand frère « la Chine », disent-ils. Si la Chine a pu s'extraire du mal-développement, ils disent pouvoir y arriver aussi. Ce que j'ai ressenti aussi chez eux, c'était leur attachement à leur pays. Ils ont envie de faire bouger les choses pour eux, mais aussi pour le pays. Ils sont moins fatalistes. Les Belges aspirent à beaucoup de choses telles qu'un travail pour la plupart, mais surtout à un développement personnel.

Toutefois, il existe des sujets qui sont communs et préoccupent les jeunes du Sénégal et de Belgique, comme le dérèglement climatique, la pollution. Ce sont des thèmes qui ont été choisis par les Sénégalais quand on a abordé les objectifs du développement durable et pour lesquels ils ont cherché des solutions concrètes à mettre en œuvre.

En Belgique, il y a eu les marches pour le climat. Cet élan des jeunes a été impulsé par Greta Thunberg. On sent qu'ils ont besoin de défis, de grandes causes à défendre. Ils ont besoin de sortir de leur confort. Je pense que si nos jeunes se sont mobilisés, c'est parce qu'ils se sont sentis utiles, qu'ils ont pris conscience qu'ils n'étaient pas seuls et qu'il existait une solidarité mondiale. Le mot « ensemble » pour une même cause était important. Ils ont pris conscience que l'avenir, c'était eux et qu'il fallait s'unir.

Les Sénégalais sont, je pense, dans la même logique, même s'ils ont plus de défis à résoudre, comme celui de se nourrir, par exemple. En outre, ils sont conscients que le dérèglement climatique a des répercussions sur leur vie de tous les jours car ils en subissent déjà des conséquences de plein fouet, comme la dégradation de l'agriculture au Sénégal, par exemple.

Nos jeunes évoluent davantage dans des concepts, me semble-t-il. Les Sénégalais sont plus dans la réalité, dans le concret. Ils ressentent encore davantage l'urgence de la nécessité des changements à mettre en place. Et les jeunes que nous avons devant nous, malgré l'ampleur du travail, étaient prêts à faire leur part.

« Si les jeunes d'ici et là-bas pouvaient échanger entre eux, qu'est-ce que tu penses que les Belges pourraient apporter aux jeunes Sénégalais et vice-versa ? » Voilà une question très intéressante, mais à laquelle il est extrêmement difficile de répondre. Je vais toutefois essayer d'apporter quelques réflexions.

Ce qui me vient spontanément à l'esprit, c'est le dynamisme, la motivation et la détermination des jeunes sénégalais, alors que si on demande à nos Belges de quoi ils ont envie, on se trouve souvent face à un « J'ai envie de rien ». L'envie, classiquement définie comme l'expression d'un manque, se manifeste quand on est privé de quelque chose. Peut-être que nos jeunes sont comblés. Pourtant, je relativise immédiatement ces termes car ils peuvent aussi se mobiliser. Mais peut-être ont-ils besoin d'un déclic, d'un « mentor ». Lorsque j'organisais des journées « environnement » à l'école, je me souviens qu'ils étaient partie prenante et s'investissaient. Nos jeunes ne sont pas insensibles mais manquent de concret.

Je ne sais pas si un groupe peut apporter quelque chose de spécifique à l'autre, mais je me dis que c'est dans l'échange que les choses doivent se passer : parler de leurs succès et de leurs échecs et se rendre compte de l'universalité des préoccupations.

Je pense que l'important serait de commencer par échanger les points de vue sur leur quotidien, même s'ils en ont une idée par médias interposés. Se raconter, exprimer leurs difficultés, leurs joies, avoir un vrai témoignage des réalités de chaque pays.

Ils pourraient évoquer leur vécu, par exemple en termes d'égalité des sexes, sujet qui a été largement débattu au Sénégal et qui est particulièrement encore polémique. Tellement polémique que tout le monde avait son mot à dire et qu'ils se sont mis à parler wolof. Ils pourraient ainsi échanger, confronter leurs visions dans ce domaine avec bienveillance, déterminer ensemble ce que chacun peut apporter à l'autre, remettre en question ses propres croyances sans imposer son point de vue.

Les sujets à aborder ne manqueraient pas : le dérèglement climatique et ses conséquences dans chaque pays et surtout, les solutions que chacun met en place. Ou encore, on pourrait évoquer la place de la religion au Sénégal et en Belgique, etc.

Je pense que cet échange pourrait être une porte vers une plus grande entente et une plus grande tolérance. Ils pourraient refaire le monde avec des solutions venant des deux pays, des solutions concrètes pour vivre le quotidien d'un côté comme de l'autre en respectant les différences et les cultures. Et peut-être que les mots « solidarité » et « ensemble » ne seraient plus de vains mots. La confrontation de pensées, de fonctionnements différents, de solutions différentes est souvent porteuse de richesse. C'est ainsi que l'on peut réaliser qu'il n'y a pas une seule manière de répondre à un problème et qu'il est bon de remettre en question nos certitudes.

Si nos jeunes belges semblent blasés, plongés dans un négativisme où les nouvelles ne sont pas bonnes d'où qu'elles viennent, qu'ils semblent avoir renoncé pour beaucoup et vivre selon l'adage « On n'a que le bien qu'on se fait », ils ne sont toutefois pas insensibles et peuvent se mobiliser. C'est dans le concret, je pense, qu'ils peuvent s'apporter des choses, dans la discussion d'égal à égal.

C'est peut-être une utopie mais je crois que comme lors de la mobilisation mondiale pour le climat, on peut faire confiance à nos jeunes. Mais avant tout, il faut se connaître.

Peut-être ce texte donne-t-il l'impression de parler beaucoup des représentations, des stéréotypes véhiculés concernant nos jeunes et les jeunes de là-bas. Je rappelle qu'il ne s'agit pas d'une étude, mais simplement d'un reflet de mon expérience d'enseignante en Belgique, d'une part, et de ma petite expérience au Sénégal avec 30 jeunes, d'autre part. Dans les généralisations, on perd bien évidemment l'expression des nuances...

Catherine Verstraeten
Frères des Hommes